La promenade urbaine au XIX^e siècle

Robert Beck

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/116>

DOI : 10.4000/abpo.116

ISBN : 978-2-7535-1514-7

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2009

Pagination : 165-190

ISBN : 978-2-7535-0941-2

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Robert Beck, « La promenade urbaine au XIX^e siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 116-2 | 2009, mis en ligne le 30 juin 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/116> ; DOI : 10.4000/abpo.116

La promenade urbaine au XIX^e siècle

Robert BECK

maître de conférences en histoire contemporaine,
CERMAHVA – université François-Rabelais (Tours)

L'écriture de l'histoire de la promenade se propose sous plusieurs approches : d'abord celle du promeneur lui-même, qu'on peut considérer sous ses aspects sociaux, par exemple sous l'aspect du flâneur, cher à Walter Benjamin¹, objet d'études littéraires jusqu'ici². Une deuxième approche est celle de l'aménagement des promenoirs, spécialité de la géographie culturelle³ et de l'histoire de l'art⁴ plutôt, rarement des historiens eux-mêmes⁵. Une troisième approche réside dans celle de l'histoire sociale qui cherche à analyser les diverses formes des promenades suivant des catégories telles que la « mondanité » ou le « peuple⁶ ». Elle construit ainsi des modèles sociaux de la promenade, tout comme elle décrit l'évolution de

1. BENJAMIN, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, L'Herne, 2007.

2. À titre d'exemple : MONTANDON Alain, *Sociopoétique de la promenade*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2000 ; et récemment NESCI, Catherine, *Le Flâneur et les flâneuses. Les femmes et la ville à l'époque romantique*, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, 2007. Pour l'époque moderne et concernant l'invention du promeneur, nous disposons dorénavant de la belle étude d'un historien, TURCOT, Laurent, *Le Promeneur à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2007.

3. DÉBIÉ, Franck, *Jardins des capitales. Une géographie des parcs publics de Paris, Londres, Vienne et Berlin*, Paris, Éd. du CNRS, 1992.

4. À titre d'exemple : RABREAU, Daniel, « La promenade urbaine en France aux XVII^e et XVIII^e siècles : entre imaginaire et planification », dans MOSSE, Monique et TEYSOT, Georges (dir.), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 1991, p. 301-312 ; LOCHARD, Thierry, « Les promenades à Montpellier au XVII^e et au début du XVIII^e siècle », *Études héraultaises*, n° 33-34, 2002-2003, p. 85-100 ; PASCALIS, Sandra, « Vers une urbanisation des loisirs aristocratiques : la promenade urbaine comme lieu d'interprétation des loisirs de la cour dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles », dans BECK, Robert et MADGEUF, Anna (dir.), *Divertissements et loisirs dans les sociétés urbaines à l'époque moderne et contemporaine*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2005, p. 45-60.

5. Avec la notable exception de NOURRY, Louis-Michel, *Les Jardins publics en province*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1997.

6. MONTANDON, Alain, « Une pratique sociale/Lieu de mémoire : la promenade », *Francia* 25/2, 1998, p. 49-65 ; BECK, Robert, « La promenade du peuple des villes (fin XVIII^e-XIX^e s.). L'exemple du peuple de Paris », dans GUIGNET, Philippe (éd.), *Le peuple des villes dans l'Europe du Nord-Ouest (fin du Moyen Âge-1945)*, Lille, CRHEN-O, 2001, p. 247-266.

la promenade dans le cadre de la civilité, sa conflictualité comme une des émanations de cette configuration sociale, le contrôle de l'espace public... D'autres approches seraient encore possibles, comme celle de l'emplacement des promenades dans le paysage urbain, ses liens avec d'autres lieux de la vie sociale, ses rapports avec des quartiers avoisinants, ou encore celle qui concerne une histoire sensorielle de ce loisir.

Une histoire de la promenade dans sa globalité, toutefois, et notamment celle du XIX^e siècle, devant intégrer ces diverses approches proposées par l'histoire sociale, culturelle et sensorielle, reste encore à écrire.

L'intérêt d'une telle histoire paraît cependant évident. Au sein des sociétés urbaines du XIX^e siècle, la promenade constitue, à côté des spectacles, un des grands loisirs dans la vie de tous les jours. Elle se pratique alors sous diverses formes : « promenade festive » du peuple des villes, promenade mondaine, promenade familiale, flânerie, lèche-vitrines... Cette pratique crée ses propres espaces, depuis que Marie de Médicis a fait aménager en 1616 le Cours-la-Reine comme lieu de promenade de la haute société parisienne.

La beauté de ces promenoirs constitue, à côté de celle du bâtiment du théâtre, un des principaux attraits d'une ville, ainsi qu'un paramètre important dans l'évaluation de sa qualité de vie. Les guides de voyage du XIX^e siècle se font les témoins de ces critères en décrivant précisément les promenades des diverses villes selon leur canon esthétique, tout en donnant des détails pratiques à leur sujet⁷.

La promenade urbaine constitue une activité fortement policée. Les manuels de civilité, depuis celui d'Érasme de Rotterdam en 1530, en passant par celui de Jean-Baptiste de La Salle⁸ au début du XVIII^e siècle, jusqu'à la veille de la guerre de 1914-1918⁹, consacrent des chapitres entiers à la façon de bien se comporter sur les promenoirs urbains. L'habillement, la

7. À titre d'exemple : *Nouveau conducteur de l'étranger à Bordeaux, précédé d'un précis historique et d'un tableau dressé pour diriger l'étranger dans ses promenades*, Bordeaux, Chaunas-Gayet, libraire-éditeur, 1843.

8. Pour les manuels de civilité codifiant la promenade avant l'époque révolutionnaire, voir les pages fascinantes que Laurent TURCOT leur a consacrées pour expliquer les modalités de construction d'une pratique sociale : *Le promeneur...*, *op. cit.*, p. 25-90. L'auteur analyse ces manuels sous un point de vue purement parisien, ce qui n'empêche pas de généraliser à la fois leur portée et ses propres conclusions dans un contexte où les usages du monde parisien sont imités dans les sociétés urbaines européennes. L'universalité de ces manuels s'avère aussi par le fait que certains sont l'objet de transferts culturels sous forme de traductions : de l'italien en français, comme *Il Galateo* de Giovanni DELLE CASA en 1558, traduit dès 1562 par Jean du PEYRAT, *La Galathée, ou la Manière et fasson comme le gentilhomme se doit gouverner en toute compagnie*, Paris, J. Kerver, 1562 ; il y aura encore de nombreuses autres traductions. Des manuels de civilité d'origine française, comme celui de Jean-Baptiste de LA SALLE, sont traduits en plusieurs langues, en allemand par exemple.

9. Cette chronologie souligne ainsi la perte de l'importance sociale de la promenade urbaine après la Grande Guerre, face à l'avènement de nouveaux moyens de transport, notamment de la voiture, et à une nouvelle offre de loisirs (cinéma, etc.).

manière de se tenir envers des aînés, envers des supérieurs sur l'échelle sociale et envers des femmes, la vitesse de la marche, la façon de parler..., tout est sujet à effort pour policer le comportement sur les promenades¹⁰. Ces manuels enseignent une véritable pédagogie du corps lors de la promenade, tout comme ils font de la façon de marcher, de déambuler, une gestuelle distinctive.

La codification de la promenade dans ces manuels de civilité montre en particulier toute l'importance que revêt la vie sur les promenades pour la vie sociale au sein des sociétés des villes. Les promenoirs urbains constituent des lieux de rencontre, d'échanges, de sociabilité informelle, de même que d'autoreprésentation à travers le jeu des apparences, le jeu du « voir et être vu », pour signaler et marquer la position que le promeneur occupe au sein de la société urbaine. La promenade, à côté de ses fonctions ludiques et récréatives, possède donc incontestablement une fonction sociale de grande importance.

Depuis le XVIII^e siècle se développe un discours sur les bienfaits hygiéniques de la promenade, qui prend de plus en plus des aspects sociaux et moralisants, soulignant ainsi de façon insidieuse toute la portée sociale qu'on attribue à la promenade urbaine. L'explication de ce caractère du discours se trouve dans l'évolution sociale qu'on peut constater sur les promenoirs urbains déjà à l'époque des Lumières.

Cette évolution est le fruit d'un processus de démocratisation des promenades que les monarques de l'Ancien Régime eux-mêmes, en ouvrant aux habitants de leurs villes un grand nombre de promenoirs jusque-là réservés aux élites aristocratiques, ont déclenché. La « cohabitation » sociale qui caractérise donc les lieux de promenade depuis la fin de l'Ancien Régime provoque à son tour l'invention de nouvelles stratégies par les classes supérieures pour éviter le contact avec un peuple bruyant et méprisé sur des promenoirs qu'elles considèrent comme leurs, avant que les autorités, administrations municipales, voire les gouvernements eux-mêmes, ne prennent des initiatives pour rétablir la ségrégation sociale sur ces lieux.

Cette activité de tous les jours évolue donc fortement au cours du XIX^e siècle, constat qui concerne à la fois la composition sociale des promeneurs, les lieux de la promenade et les façons de se promener. L'objectif de cet article¹¹ est de montrer toute la portée sociale, voire politique de la

10. Exemples pris dans *Manuel de la bonne compagnie ou l'Ami de la Politesse*, Paris, Roret libraire, Ancelle libraire, 1827 ; CHANTAL, Jean-Baptiste-Joseph, *Nouveau Traité de Civilité, ou Manuel méthodique de nos devoirs*, Paris, chez l'auteur, 1834 ; LAMBERT, J.J., Madame, *Manuel de la politesse des usages du monde et du savoir-vivre*, Paris, Delarue, libraire-éditeur, s.d. Pour l'espace germanique : *Der feine Ton. Regeln, wie man sich in Familienkreise, in Gesellschaften, auf Promenaden, Bällen, etc., zu verhalten hat, um als feingebildet zu erscheinen. Ein Rathgeber für Herren und Damen*, Weimar, Rauschke, 1853.

11. Cet article constitue une version modifiée et actualisée de notre contribution lors de la 7^e conférence internationale en histoire urbaine à Athènes, 27-30 octobre 2004 : « The Urban Walk in the 19th Century », dans le cadre de l'atelier « Another (Hi)Story of Modernity : Urban Everyday Life in the 19th Century, Europe West-Europe East ».

promenade et des promenoirs pour les sociétés urbaines au XIX^e siècle, les conflits qu'engendre cette importance sociale, ainsi que les conséquences qui émanent de ces conflits. Il s'agit donc de montrer d'abord les diverses formes sociales de la promenade, responsables de son caractère conflictuel dans les premières décennies du XIX^e siècle, avant de jeter un bref regard sur les raisons et la nature des transformations que celle-ci subit à partir de la seconde moitié du même siècle. Cette démonstration se fera d'abord à travers l'exemple de Paris et de quelques villes françaises, mais nous prenons aussi en compte le cas de certaines villes situées dans l'espace germanique, notamment celui de Berlin et de Vienne, ce qui nous offre la possibilité d'une étude comparative.

Mais d'entrée de jeu, il convient de prendre en considération la création des promenoirs urbains, supports nécessaires à la promenade sociale.

La création des promenoirs urbains

Deux facteurs contribuent à partir du XVII^e siècle à l'extension de l'espace des promenades dans le tissu urbain. Il faut évoquer d'abord l'effort des monarques européens pour doter les populations de leurs capitales de nouvelles promenades. Au XVII^e siècle, ils ouvrent les jardins de leurs palais, comme le jardin des Tuileries à Paris. Au XVIII^e siècle, des monarques éclairés laissent leurs grandes réserves de chasse royale, comme les bois de Boulogne et de Vincennes à Paris, le *Prater* à Vienne, aux promeneurs de leur capitale, afin de montrer toute leur bienveillance envers leurs sujets.

Toutefois, cette ouverture des promenoirs jusque-là réservés à une clientèle aristocratique ne supprime pas toute forme de ségrégation : le bois de Vincennes reste interdit aux domestiques, alors qu'avant 1789, le peuple de Paris n'est admis au jardin des Tuileries qu'une seule fois par an, le jour de la Saint-Louis¹². Les règlements des jardins continuent à imposer une ségrégation sociale avant la Révolution, à l'instar de celui du Palais-Royal, pourtant considéré comme un des plus laxistes :

« Défense aux Suisses du jardin du palais de laisser entrer ni passer aucun soldat [...] pareillement aucune personne en livrée [...] servantes ni femmes en tablier, nulle personne en bonnet ou veste portant paquets, crochets, hottes, portes-manteaux, nul écolier, polisson ou gens sans aveu, aucun chien, aucun ouvrier excepté ceux qui travaillent dans le jardin¹³. »

Le roi Frédéric II de Prusse, tout en ouvrant l'ancienne chasse du *Tiergarten* aux promeneurs de Berlin, fait aménager une partie de ce parc pour l'usage exclusif de la « bonne société¹⁴ ».

12. C'est d'ailleurs la seule fois que l'homme du peuple parisien, le compagnon vitrier Ménétra s'y rend. MÉNÉTRA, Jacques-Louis, *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier au 18^e siècle*, prés. par ROCHE, Daniel, Paris, Montalba, 1982, p. 237.

13. *Almanach du Palais Royal utile aux voyageurs pour l'année 1786*, Paris, Royer, 1786. Je remercie Olivier Dautresme pour la communication de cette citation.

14. DÉBIÉ, Franck, *Jardins des capitales...*, op. cit., p. 61.

Cette ségrégation se retrouve dans les villes de province. La municipalité d'Angers transforme ainsi le jardin de la mairie en promenade publique, mais seules les « personnes de qualité » y ont accès¹⁵. L'aristocratie locale de Poitiers s'approprie la promenade du Blossac, qui devient ainsi son véritable fief¹⁶. En France, il faudra attendre la Révolution pour que l'accès à la totalité des promenades publiques soit accordé à toutes les catégories de la société urbaine¹⁷.

Comme deuxième facteur de la création de promenoirs à l'intérieur du paysage urbain, il faut prendre en considération, depuis le XVII^e siècle, la destruction des remparts qui enfermaient les villes. Leur suppression crée l'espace nécessaire à l'aménagement de nouveaux promenoirs, mails, boulevards, esplanades etc., par les autorités municipales¹⁸. Celles-ci veulent doter leur ville de ce modèle introduit d'Italie en France sous forme de « corso », et réalisé d'abord à Paris, en 1616, par Marie de Médicis, qui fait aménager le Cours-la-Reine suivant le modèle italien. D'autres villes du royaume imitent cet exemple, comme la ville d'Aix, ville épiscopale et siège d'un parlement qui se dote dès 1651 d'une grande promenade, d'un « cours à carrosses¹⁹ ». L'administration royale impose même la création de tels promenoirs à certaines villes pour leur montrer toute la supériorité et vanter la gloire de la monarchie : la création de la promenade du Peyrou à Montpellier à la fin du XVII^e siècle doit d'abord augmenter le bien-être et la qualité de vie de ses habitants, notamment des classes élevées, accroître ensuite la renommée de cette ville, et finalement manifester que cette ville autrefois rebelle participe comme toutes les autres villes à une politique d'intégration au royaume en suivant les modèles versaillais et parisiens²⁰. Une statue équestre du monarque doit encore mettre en évidence toute la gloire de la monarchie française²¹. De même, dans les grandes villes de l'Alsace nouvellement conquise, la monarchie

15. BABEAU, Albert, *La Ville sous l'Ancien Régime*, Paris, Librairie académique, 1880, p. 368.

16. MERRIMAN, John, *Aux Marges de la ville. Faubourgs et banlieues en France, 1815-1870*, Paris, Seuil, « Univers historique », 1994, p. 120.

17. L'ouverture générale du jardin des Tuileries est ainsi décidée le 10 août 1789. *Vie publique et privée des Français, à la ville, à la cour et dans les provinces, depuis la mort de Louis XV jusqu'au commencement du règne de Charles X...*, t. I, Paris, 1826, p. 280.

18. Ce phénomène concerne surtout les villes françaises avant le XIX^e siècle. La capitale autrichienne garde ainsi sa ceinture de fortifications jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Cependant, le glacis des fortifications de la capitale des Habsbourg, situé juste devant les portes, propose également de belles promenades à la population viennoise avant 1859. ÖHLINGER, Walter, *Wien im Aufbruch zur Moderne*, Vienne, Pichler, 1999, p. 18.

19. PROVENCE, Marcel, *Le Cours Mirabeau. Trois siècles d'histoire, 1651-1951*, Aix-en-Provence, Bastidon, 1953.

20. LOCHARD, Thierry, « Les promenades à Montpellier... », *op. cit.*, p. 89.

21. *Ibidem*. Il s'agit d'une procédure générale des monarchies européennes qui consiste à utiliser les grandes promenades pour une politique de statufication et de propagande en leur honneur. La promenade du Tiergarten à Berlin connaît ainsi ce processus au XVIII^e siècle. WENDLAND, Folkwin, *Der Große Tiergarten in Berlin. Seine Geschichte und Entwicklung in fünf Jahrhunderten*, Gebr. Mann Verlag, Berlin, 1993, p. 55.

fait aménager de promenades splendides pour souligner la grandeur de la monarchie française²².

La création de ces espaces destinés à la déambulation se fait aussi pour des raisons qui s'expliquent par l'évolution des sensibilités et par de nouveaux soucis hygiéniques. Depuis la fin du XVII^e siècle se diffuse un discours médical, faisant de la promenade une pratique qui s'intègre à la médecine car elle assure à la fois mouvement, aération et exercice, et elle possède ainsi des bienfaits pour la digestion, les yeux, le cerveau²³. Les théories du Dr Tronchin, dont les théories se répandent au XVIII^e siècle parmi les élites parisiennes sur les nécessités d'un exercice corporel, font descendre celles-ci de leurs carrosses, développer et mettre des vêtements mieux adaptés à cette pratique et s'adonner au mouvement de la marche, désigné par le verbe « tronchiner²⁴ ».

Il faut évoquer aussi les théories sur la libre circulation de l'air, et l'évolution de la sensibilité olfactive qui abaisse le seuil de tolérance par rapport à la puanteur. Elle invite ainsi les habitants des villes à fuir vers des lieux réputés purs, comme les jardins, pour y connaître les vrais plaisirs de l'odorat²⁵. Des thèses de médecine soulignent encore au XIX^e siècle toute l'importance qu'on accorde à ce mouvement régulier de la déambulation pour la santé et les sens de l'individu²⁶.

Ce souci hygiénique se trouve aussi à l'origine des boulevards, lieux de promenade prisés dès le XVIII^e siècle. L'abbé Laugier²⁷ recommande ainsi ces larges avenues plantées pour faire circuler l'air. Adolphe Alphand, le responsable de l'aménagement des bois et des parcs à Paris sous le préfet Haussmann, correspond encore à la fin du XIX^e siècle tout à fait aux critères établis par l'abbé Laugier au siècle précédent :

22. *Neuer Wegweiser für den Fremden in Strasburg*, Strasburg, bei Bernard, Verleger, Kupferstich- und Papierhändler, 1842, p. 26.

23. TURCOT, Laurent, *Le Promeneur...*, *op. cit.*, p. 110-115. Il est tout à fait significatif que le chevalier de Jaucourt définisse la « promenade » dans l'article qui lui est consacré dans *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, comme un exercice salutaire pour le corps, le remède idéal lors de certaines maladies, à condition de la pratiquer à certaines heures [...] Le chevalier donne cependant la priorité à la promenade en « voiture rude » ou à cheval. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 13, p. 444.

24. TRONCHIN, Henri, *Un Médecin du XVIII^e siècle, Théodore Tronchin (1709-1781), d'après des documents inédits*, Paris, Perrin; Genève, Kündig 1906, p. 48-66. Voir aussi, à ce sujet, PELLEGRIN, Nicole, « Corps du commun, usages communs du corps », dans CORBIN, Alain, COURTINE, Jean-Jacques, et VIGARELLO, Georges, *Histoire du corps*, t. 1, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005, p. 130; TURCOT, Laurent, *Le Promeneur...*, *op. cit.*, p. 117-118.

25. À ce sujet, voir CORBIN, Alain, *Du Miasme à la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Champs-Flammarion, 1982.

26. À titre d'exemple : MARQUEZ, Pierre Nicolas Marie Omer, *De la Promenade considérée sous le point de vue hygiénique et thérapeutique*, thèse de médecine, faculté de médecine de Montpellier, Montpellier, Ricard frères, 1847.

27. LAUGIER, Marc-Antoine (abbé), *Essai sur l'architecture*, Paris, Duchesne, 1753.

« On doit considérer comme une nécessité la formation de larges voies et de surfaces plantées, assez spacieuses, assez rapprochées, pour ventiler ces masses de pierre qui semblent percées d'étroits couloirs²⁸. »

D'autres valeurs soutiennent progressivement ces efforts pour offrir des promenades aux populations urbaines : le droit au repos, corollaire à la nouvelle éthique du travail, peut également justifier aux yeux des édiles les efforts qu'ils concèdent à l'agrandissement de l'espace de la promenade publique au XIX^e siècle. De même, l'aspect commercial, dès la fin de l'Ancien Régime, peut présenter une raison, comme c'est le cas du Palais-Royal où son propriétaire, le duc de Chartres, cherche à tirer profit de ce jardin des plaisirs, promenade appréciée des Parisiens²⁹. Boulevards et passages prennent un caractère de plus en plus commercial à Paris³⁰, évolution que connaissent aussi les villes de province : la promenade des allées de Tourny à Bordeaux est même menacée par un projet de transformation en bazar, toujours consacré à la déambulation mais avec un caractère commercial³¹.

Dans certaines villes de taille modeste, l'établissement d'une promenade contribue à leur conférer une certaine urbanité dont elles étaient jusque-là dépourvues. La petite commune de Preuilly, chef-lieu de canton dans le sud de la Touraine, profite ainsi de l'inauguration d'une gare pour créer une promenade, équipée d'arbres, de bancs et d'un kiosque à boissons pour les rafraîchissements³².

Les municipalités plantent donc des arbres et installent des fontaines et bassins à eau, pour assurer une certaine fraîcheur au promeneur, mais aussi pour réjouir sa vue, tout comme elles installent des bancs pour son repos. Le contact avec la nature, même de façon artificielle à l'intérieur des villes, constitue alors un des impératifs de l'aménagement de ces promenoirs : les promeneurs trouvent des arbres, bosquets etc. sur les boulevards parisiens et ailleurs. Dans une allée comme *Unter den Linden* à Berlin, verdure et jeu des couleurs des jardins doivent restituer au promeneur une partie de cette nature³³ sur laquelle certaines promenades, comme le grand cours d'Aix ou le mail de Tours, offrent même une vue directe. Il s'agit alors de ces

28. ALPHAND, Alphonse, *Les promenades de Paris – Bois de Boulogne – Bois de Vincennes – Parcs – Squares – Boulevards*, Paris, J. Rothschild, 1868.

29. Au sujet de cette promenade : DAUTRESME, Olivier, « La promenade, un loisir urbain universel ? L'exemple du Palais-Royal à Paris à la fin du XVIII^e siècle », *Histoire urbaine*, n° 3, juin 2001, p. 83-101.

30. MARTIN-FUGIER, Anne, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Paris, Fayard, 1990, p. 328-329.

31. *Observations qui prouvent l'inutilité et les inconvénients du projet d'un bazar sur l'emplacement des allées de Tourny à Bordeaux*, Bordeaux, Lavigne jeune imprimeur, 1825.

32. BECK, Robert, « Les effets d'une ligne du Plan Freycinet sur une société rurale », *Francia*, 15, 1987, p. 576-577.

33. MIECK, Ilya, « Von der Reformzeit zur Revolution (1806-1847) », dans RIBBE, Wolfgang, *Geschichte Berlins*, t. 1, *Von der Frühgeschichte bis zur Industrialisierung*, Munich, C.H. Beck, 1987, p. 420.

« points de vue délicieux³⁴ » qui constituent un critère capital de la beauté d'un promenoir et d'une promenade, dont celle du Peyrou à Montpellier devient le symbole, en offrant une vue panoramique à la fois sur la mer, les montagnes lointaines et les alentours de la ville³⁵. Cette « vue pittoresque » devient le centre d'un complexe réseau de sensations, de souvenirs, de connaissances, tout comme elle remplit une fonction didactique, demandant au promeneur-spectateur des connaissances géographiques, botaniques et historiques³⁶.

Ces espaces de la promenade sont alors censés aérer le bâti de la ville suivant le discours hygiéniste, contribuer à la santé et au bien-être de leurs habitants comme ils doivent intégrer la nature dans le tissu urbain. Certes, les habitants, et notamment ceux des petites et moyennes villes ne se contentent pas seulement de ces promenades intra-muros, et quittent leur ville pour des parties de plaisir dans la nature ; mais dans ce cas-là, la promenade perd sa fonction sociale, ce qui nous permet de nous limiter à la promenade intra-muros.

Ce constat ne concerne en grande partie que les villes françaises au début de ce XIX^e siècle. Les principales promenades des villes encore fortifiées de l'espace germanique se situent toujours devant les portes : le *Tiergarten* à Berlin, le glacis à Vienne³⁷...

Cette politique d'aménagement des promenoirs par les municipalités commence donc dès le XVI^e siècle, se renforce durant le XVIII^e et est toujours au programme au XIX^e siècle. La présence d'une promenade devient alors une des grandes questions soulevées, une des doléances des habitants devenus citoyens depuis 1789, auxquelles les administrations des villes se sentent obligées de répondre. Mais ces espaces de déambulation et de rencontres présentent, aux yeux de ces mêmes autorités, de grands risques de désordre, ce qui provoque très tôt une surveillance spéciale des promenades ; le cas déjà évoqué du Palais-Royal est ainsi exemplaire. À Berlin, en 1801, un commissariat spécial pour la surveillance du *Tiergarten* est créé, officiellement pour combattre prostitution et mendicité qui recherchent en effet ces lieux de grande fréquentation, mais en filigrane, c'est le souci des autorités devant la concentration d'une foule de toutes les classes de

34. Nantes au XIX^e siècle. *Statistique topographique, industrielle et morale*, Nantes, 1835, p. 105.

35. Nous avons développé cet aspect concernant les villes du Midi de la France dans « La promenade : lieu et pratique dans les villes de la France méridionale », dans DAVIE, May, (dir.), *Fonctions, pratiques et figures des espaces publics au Liban. Perspectives comparatives dans l'aire méditerranéenne*, Beyrouth, Alba, 2007, p. 49-50.

36. CORBIN, Alain, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Aubier, 1988, p. 167.

37. L'habitant de la ville bavaroise de Landshut, F.C. Krieger, du journal intime duquel nous disposons tenu durant 51 ans, de 1821 à 1872, quitte régulièrement la ville pour se promener dans les environs, ceci par nécessité car seulement à partir de 1837, cette ville aura une belle promenade suite à l'ouverture d'un ancien parc ducal.

la société qui explique cette mesure³⁸. Cette surveillance des promenades publiques ne concerne pas seulement les capitales : dans une ville plus modeste comme Rochefort en 1822, le maire ordonne la surveillance des places et des promenades pour éviter tout désordre³⁹.

Les promeneurs

Mais l'habitant de la ville ne pense pas forcément au désordre en se rendant sur les lieux de la promenade de sa ville, lieux de divertissements plutôt. Les façons de se promener, ainsi que les temps et les lieux de la promenade ne sont pas les mêmes dans les diverses classes de la société urbaine. Ils correspondent aux stratégies déjà évoquées des élites urbaines pour éviter le contact avec le peuple, à la recherche de plaisirs pour ce dernier. Les motivations pour pratiquer ce qu'on peut considérer comme un des loisirs principaux des habitants de la ville, sont multiples, et elles sont également soumises à des critères sociaux.

La promenade de la bourgeoisie

La bourgeoisie semble considérer la promenade comme une simple activité récréative, conditionnée par des réflexions hygiéniques : « Toujours faire une promenade après dîner, cela facilite la digestion » écrit Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues*. F. C. Krieger, petit bourgeois de la ville bavaroise de Landshut, note dans son journal intime qu'il se promène simplement « pour avoir un peu de mouvement à l'air libre⁴⁰ » ; pour la petite et moyenne bourgeoisie, la promenade semble donc constituer une obligation pour des raisons de santé et de morale, plutôt qu'un simple plaisir. Sébastien Mercier, dès la fin du XVIII^e siècle, constate que la promenade de la bourgeoisie parisienne, véhiculant les valeurs de l'ordre, de la famille, de la morale et de l'épargne, exprime surtout l'ennui : « Le bourgeois qui a besoin d'économie, ne sort pas des barrières. Il va se promener assez ennuyeusement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arsenal, aux Boulevards [...] »⁴¹. » C'est surtout le jardin du palais du Luxembourg qui semble posséder, à la veille de la Révolution, les faveurs de cette bourgeoisie parisienne car il s'agit d'une « promenade sage, tranquille, solitaire, philosophique ; là l'honnête bourgeois offre ses filles pudiques ; les mères y marchent décemment⁴² ». Après la Révolution, Mercier évoquera même avec une certaine nostalgie le caractère familial des promenades du Luxembourg, avec les

38. WENDLAND, Folkwin, *Der Große Tiergarten...*, op. cit., p. 75.

39. BOURGIN, Georges et Hubert, *Le Régime de l'industrie en France de 1814 à 1830. Recueil de textes*, t. III, Paris, 1941, p. 314.

40. Arch. munic. de Landshut (Bavière), *Tagebücher F.C. Krieger*, 16 avril 1855 (à titre d'exemple).

41. MERCIER, Louis Sébastien, *Tableau de Paris, nouvelle édition, corrigée & augmentée*, Amsterdam, 1782, t. IV, p. 160.

42. MERCIER, Louis Sébastien, *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1788, t. IX, p. 222

« danses ingénues que formaient jadis les enfants des deux sexes, en présence de leurs parents [...] C'était la réunion des familles⁴³ ». Il s'agit cependant d'une nostalgie peu justifiée car, tout comme le Jardin des Plantes, certaines allées du *Prater* ou du *Tiergarten*, le jardin du Luxembourg gardera au XIX^e siècle ce caractère de promenade familiale, de scène de jeux d'enfants, caractère que les incursions des étudiants du Quartier latin voisin ne sauront pas entamer⁴⁴.

Et dans les villes de la province française ? Prenons l'exemple d'Aix où le Cours constitue la grande promenade : la bourgeoisie laisse la tâche d'y paraître aux anciennes élites et elle se tient à l'écart de ce beau promenoir⁴⁵. À Dijon, la bourgeoisie locale respecte également les promenoirs « réservés » à l'aristocratie de la capitale bourguignonne à l'époque de la Monarchie censitaire⁴⁶, comme ce semble être le fait de la promenade du Blossac à Poitiers.

Cependant, la promenade du bourgeois peut prendre un aspect revendicatif, comme c'est le cas dans la capitale autrichienne à l'époque de la Révolution française : la promenade viennoise de l'*Augarten* devient alors la scène d'âpres jeux d'apparences entre aristocratie et bourgeoisie dans une société où la bourgeoisie reste à l'écart du pouvoir⁴⁷. Mais généralement, la promenade bourgeoise ne semble pas constituer un lieu de contestation de l'ordre social, mais plutôt l'occasion de mettre en scène les valeurs bourgeoises. Conçue comme un simple acte hygiénique, liée aux valeurs du travail et du repos, de l'ordre et de l'économie, de la famille et de la morale, respectueuse des hiérarchies sociales, elle prend successivement le caractère d'un modèle : celui que le discours moralisateur cherche à imposer à un des deux autres protagonistes qui nous tiennent à cœur, le peuple des villes dont la promenade s'oppose au début du XIX^e siècle à celle des élites. Mais il paraît nécessaire de regarder de plus près avant celle du « beau monde » des villes.

La promenade mondaine

Commençons par la promenade mondaine, celle des élites des villes, et notamment celle des capitales ; mais on la trouve aussi dans les villes de province, sur le cours d'Aix, sur la promenade de Blossac à Poitiers⁴⁸, sur le mail à Tours, dans le parc de Dijon...

43. MERCIER, Louis Sébastien, *Le Nouveau Paris*, Paris, Fuchs, 1799, vol. V, t. III, p. 41.

44. *Guide des Promenades*, Paris, Paulin et Lechevalier, 1855, p. 131-133.

45. ROUX-ALPHERAN, François, *Les rues d'Aix*, Aix, Aubin, 1846, t. II, p. 126 ; voir aussi la description qu'en fournit Émile ZOLA, *La fortune des Rougon*, Paris, Livre de poche, 1979, p. 58-59.

46. VOILQUIN, Suzanne, *Souvenirs d'une fille du peuple ou la Saint-Simonienne en Égypte*, Paris, Maspero, « Actes et mémoires du peuple », p. 152.

47. DÉBIÉ, Franck, *Jardins des capitales...*, *op. cit.*, p. 138.

48. Au sujet de la promenade de Blossac : PILOTTE, E., *Notice historique sur Paul-Esprit-Marie de la Bourdonnaye, comte de Blossac, intendant de la généralité de Poitiers (1751-*

À Paris, comme à Berlin et à Vienne, la promenade du beau monde, oubliant les théories du D^r Tronchin, ne se fait plus à pied, mais à cheval ou en carrosse dans ce XIX^e siècle. Et quiconque cherche à se faire accepter par la société mondaine et veut faire une certaine figure dans ces villes, a besoin de ces attributs. Balzac par exemple, certainement pas l'homme le plus riche de Paris, se sent obligé d'entretenir un tilbury, des chevaux et deux valets, pour ne pas être exclu de cette société mondaine. Le carrosse protège son passager contre la boue, la poussière et autres immondices, alors que le simple piéton en habit n'est qu'un « homme jugé » avant quatre heures du soir, selon l'aspect crotté de son habit⁴⁹.

L'objectif de ces promenades-parades, ayant lieu sur les Champs-Élysées parisiens, sur l'avenue *Unter den Linden* de Berlin ou encore dans certaines allées du *Prater* à Vienne, est donc de voir et d'être vu. Être vu par une foule de spectateurs amassée dans des allées latérales de ces avenues et allées, à laquelle les voitures et les risques d'accident, ainsi que la poussière qu'elles provoquent, imposent déjà la ségrégation. La « belle société » des capitales européennes crée ainsi la scène où elle se fait admirer. La civilité sociale a besoin d'espaces de mise en scène où elle peut se voir et jouir de son propre reflet. En même temps, il s'agit d'un défilé de mode, témoignage du dynamisme d'une société en évolution, tout en assurant la permanence de sa supériorité sociale dans le changement⁵⁰.

Cette promenade-parade du « beau monde » constitue ainsi une manifestation quotidienne de sa supériorité sociale : il s'agit de la classe oisive qui se met en scène pour montrer tout le fossé social et culturel qui la sépare du reste de l'univers, et notamment de la bourgeoisie, qui se détermine par les nouvelles valeurs du travail et par ses ambitions politiques.

Mais il s'agit aussi d'être vu par ses semblables. La promenade-parade forme une sorte de sociabilité mondaine tout à fait comparable, quant à ses rites et codes, avec la vie des salons. Elle constitue aussi un des moyens pour affirmer sa place dans les rangs de la haute société, dont l'oisiveté ostentatoire est une des caractéristiques descriptives.

Cette promenade mondaine, comme elle a ses lieux, possède aussi ses temps et ses rythmes qui font partie des stratégies temporelles de ségrégation sociale. À Paris, ce sont « l'heure du Bois », « le jour du boulevard »... Dans la promenade berlinoise du *Tiergarten*, le beau monde investit tous les jeudis les clubs, ainsi que certains cafés et restaurants, les transformant ainsi en points de repère et de rendez-vous de la bonne société dans un espace qui ne lui est plus entièrement réservé. À Vienne, haute noblesse

1784), et recherches sur la promenade qui porte son nom (1753-1784), Poitiers, Dupré, 1856.

49. FORTASSIER, Rose, « La promenade du Grand Monde dans la Comédie Humaine », dans MONTADON, Alain, (dir.), *Promenades et écritures*, Clermont-Ferrand, CLRMC, 1996, p. 82-83.

50. Au sujet de la promenade mondaine : FORTASSIER, Rose, « La promenade... » *op. cit.*, ainsi que MONTADON, Alain, « Une pratique sociale... », *op. cit.*

et haute bourgeoisie investissent le sud du *Prater*, où elles se retrouvent également tous les jeudis, événement mondain et politique de la plus haute portée dans la vie viennoise du XIX^e siècle⁵¹.

Il existe encore, pendant les premières décennies de ce siècle, et notamment à Paris, une autre façon de montrer son oisiveté et de se distinguer du commun du promeneur, c'est-à-dire la flânerie. À l'idéal bourgeois qui établit partout des objectifs à atteindre à travers le travail, le flâneur oppose ses déambulations sans but, guère entravées par la circulation ni par le temps (il utilise de préférence les passages, invention du jeune XIX^e siècle en tant que promenoir), où il oppose ses séjours illimités dans les cafés, clubs et salles de jeux⁵². Le flâneur, selon une description de 1833⁵³, a besoin de vivre à l'air, de pouvoir « entre deux averses, promener son loisir à travers la foule, s'agitant à rien faire, heurtant, heurté, saluant, salué, et satisfait d'avoir perdu sa journée s'il a rencontré plusieurs visages de connaissance et ramassé quelques nouvelles sur son chemin [...] »⁵⁴.

Cet art de se promener exprime donc à son tour une séparation nette par rapport à la bourgeoisie et au peuple et montre une nouvelle fois à quel point les promenades représentent des lieux de distinction sociale; mais c'est certainement la promenade mondaine, cette forme d'appropriation des espaces de la promenade par la « bonne société » qui se révélera source de conflits car elle s'oppose, dans ces débuts du XIX^e siècle, directement à la promenade du peuple.

La promenade du peuple

Selon certains théoriciens de la promenade, à l'instar du philosophe allemand Karl Gottlieb Schelle, les membres des classes populaires seraient inaptes à cette forme de déambulation. Ce dernier écrit ainsi en 1802 « qu'un individu qui n'a pas cultivé son esprit n'en ressent pas le besoin, et il aurait du mal à s'y faire [...]. Pour être touché par les charmes de la promenade et en ressentir le besoin intellectuel, il est nécessaire d'avoir un certain niveau de culture, un bagage intellectuel, que tout le monde ne possède pas; et, partant, il est tout à fait naturel qu'un simple journalier ne puisse ressentir le plaisir agréable d'une promenade⁵⁵ ».

51. DÉBIÉ, Franck, *Jardins des capitales...*, *op. cit.*, p. 201.

52. Ces passages restent à la mode jusqu'aux années 1860. En principe, il s'agit d'un passage couvert, réservé aux piétons, qui relie deux rues animées. Bordé de boutiques, il doit être assez éclairé, tout comme le luxe doit faire partie de son architecture. On y trouve des commerces, cafés, bals, théâtres, cercles littéraires etc., quelques tripots et un peu de prostitution.

53. BAZIN, A., *L'Époque sans nom, esquisses de Paris*, Paris, A. Mesnier, 1832.

54. Voir, au sujet du flâneur, l'ouvrage récent de NESCI, Catherine, *Le flâneur et les flâneuses...*, *op. cit.*, p. 53-79.

55. SCHELLE, Karl-Gottlob, *L'Art de se promener*, Paris, Payot & Rivages, « Petite Bibliothèque », 1996, p. 31 (Traduction française de l'ouvrage *Die Spaziergänger oder die Kunst spazieren zu gehen*, 1802).

Le terme « journalier » inclut évidemment pour le philosophe allemand toute la classe laborieuse qui, sans posséder ces qualités intellectuelles requises, se promène cependant ! On peut alors distinguer deux formes de promenade populaire depuis la fin de l'Ancien Régime jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, mais qui se définissent toutes les deux par la recherche du plaisir : une première qui se dirige vers l'extérieur des villes, en dehors des barrières et de l'octroi. Celle-ci a comme but les lieux de divertissement et les débits de boisson, tavernes etc., situés dans un cadre bucolique dans les environs des villes. De même, les fêtes patronales dans les environs des villes constituent un but recherché de promenade populaire. La seconde forme de promenade populaire voit le peuple investir les promenoirs intramuros, qui constituent normalement l'apanage du beau monde : boulevards, jardins de plaisirs... Le peuple, le dimanche, impose ainsi sa culture dans l'espace public, dont il était encore exclu partiellement avant la Révolution, lui attribuant un caractère festif⁵⁶. À Paris, il s'agit des grandes promenades au centre et à l'ouest de la ville, ainsi que des grands jardins⁵⁷. À Vienne, à l'instar de la vie parisienne, une vraie fête se développe, avec des manèges, jeux de quilles, balançoires, théâtres de marionnettes, cafés et auberges, chanteurs, joueurs de harpes, feux d'artifice et autres attractions⁵⁸. Le peuple se rend aussi dans les tavernes des faubourgs et villages voisins⁵⁹. À Berlin, le *Tiergarten* constitue la scène de cette promenade festive, dont la place des *Zelten*, située au croisement des allées et centre tavernier de toutes les promenades, constitue le centre⁶⁰. À Aix, le peuple, selon certaines descriptions, semble accepter la soumission imposée par les élites sur la promenade du grand cours ; mais il nous semble qu'il se rend plutôt en dehors des portes de la ville et que la description fournie par Béranger⁶¹ à la fin du XVIII^e siècle, d'un peuple qui danse devant les portes de la ville et qui se rend dans les guinguettes, reste toujours valable pour les premières décennies du siècle suivant.

De ce fait, il existe une certaine promiscuité sociale, les dimanches et fêtes, sur ces promenades où l'homme du peuple cherche même à participer au défilé vestimentaire, au grand dam des moralistes qui condamnent les « toilettes luxueuses », notamment des femmes du peuple, et qui dénon-

56. Voir BECK, Robert, *L'Histoire du dimanche de 1700 à nos jours*, Paris, Éd. de l'Atelier, 1997, p. 224-229.

57. Voir à ce sujet la description de la vie des boulevards parisiens et sur les Champs-Élysées avant 1848, dans *La Grande Ville. Nouveau Tableau de Paris*, t. I, Paris, Maresq, 1844, p. 294 ; et celle de VAULABELLE, Éléonor de, « Le dimanche à Paris », dans *Nouveau tableau de Paris au XIX^e siècle*, t. II, p. 44-45.

58. DÉBIÉ, Franck, *Jardins des capitales...*, op. cit., p. 201 ; ainsi que SLAPANSKY, Wolfgang, *Das kleine Vergnügen an der Peripherie : der Böhmisches Prater in Wien*, Vienne, Picus, 1992, p. 65-100.

59. WAISSENBERGER, Robert, *Wien 1815-1848 : Bürgersinn und Aufbegehren : die Zeit des Biedermeier und des Vormärz, 1815-1848*, Vienne, Überreuther, 1986, p. 72.

60. MIECK, Ilya, « Von der Reformzeit... », op. cit., p. 410.

61. VOVELLE, Michel, *Les Métamorphoses de la fête en Provence de 1750 à 1820*, Paris, Aubier-Flammarion, « Bibliothèque d'Ethnologie historique », p. 87.

cent le fait que l'ouvrière, souvent, ne se distingue plus de la bourgeoise⁶². Cet investissement vestimentaire montre surtout toute l'importance que revêt la promenade dominicale aux yeux du peuple, au point que ceux qui n'ont pas les moyens financiers, s'en sentent exclus⁶³.

Dès la fin du XVIII^e siècle, cette promiscuité sociale des promenades parisiennes provoque les critiques d'un voyageur anglais, Arthur Young, qui n'aime guère se promener aux Champs-Élysées et sur les grands boulevards parisiens à cause du mélange des différentes classes qu'il y trouve. Cette promiscuité s'affaïsse après la Révolution pour disparaître quasiment. Le promeneur bourgeois, nous avons pu le constater, se retire sur ses propres lieux de promenade, alors que les classes mondaines développent depuis longtemps deux stratégies, spatiale et temporelle, pour éviter le contact avec ce peuple bruyant. La « haute société » parisienne, écrit Paul de Kock en 1844, reste donc chez elle le dimanche pour ne pas se mêler aux marchands, boutiquiers, employés, artisans et ouvriers⁶⁴. Balzac nous décrit ainsi tout l'étonnement de deux aristocrates qui se retrouvent, un dimanche, jour de grande affluence populaire, aux Tuileries⁶⁵. Les membres de la « haute société » de Berlin et de Vienne choisissent le jeudi pour se rendre au *Tiergarten* ou au *Prater*, assurés ainsi d'éviter la présence du peuple. À Paris, les élites répondent au nouvel engouement populaire pour certaines promenades, comme l'allée centrale des Tuileries, grand rendez-vous de l'aristocratie et du « beau monde » avant la Révolution, par l'abandon de ces promenades : « Les gens du bel air laissent cette allée au bas peuple : Vous voyez qu'ils font en cela leur satire, en lui laissant les grands objets dont il ne paraît pas se fatiguer⁶⁶. »

Les stratégies d'ordre spatial et temporel se complètent donc pour rétablir la ségrégation sociale des promenoirs, qui semble avoir été mise en cause par les mesures de démocratisation des promenades. Mais, en dépit de ces stratégies, la présence joyeuse et festive du peuple commence à poser des problèmes dans les villes françaises à partir des années 1830, dans les capitales allemandes à partir de 1848. L'image des « classes laborieuses, classes dangereuses » commence à hanter les esprits des élites des divers pays suite à la Révolution de 1830 à Paris, aux révoltes des canuts de Lyon et à l'épidémie de choléra en 1832, aux révoltes périodiques des

62. FIX, Théodore, *Observations sur l'état des classes ouvrières*, Paris, Guillaumin, 1846, p. 85-86. Pour une analyse de ce discours critiquant les toilettes populaires du dimanche, voir notre contribution « Paraître dominical et jeu des apparences dans les villes françaises de la fin du XVIII^e siècle à celle du Second Empire », dans PARESIS, Isabelle, (dir.), *Paraître et apparences en Europe occidentale du Moyen Âge à nos jours*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2008, p. 59-72.

63. AUDIGANNE, Armand, *Les Populations ouvrières de la France dans le mouvement social du XIX^e siècle*, Paris, Capelle, t. I, pp. 49 à 50 ; p. 205.

64. KOCK, Paul de, « Le dimanche à Paris », *La Grande Ville...*, op. cit., p. 226.

65. BALZAC, Henri de, *La Fille aux yeux d'or*, Paris, GF-Flammarion, 1988, p. 230 à 236.

66. GALLET, Pierre, *Première promenade d'un solitaire provincial, depuis le faubourg Saint-Honoré jusqu'au Palais du Tribunat*, Paris, Fuchs, an X (1801), p. 27-28.

ouvriers berlinois, à la Révolution de 1848 dans l'ensemble de l'Europe. Un discours se développe alors qui condamne la présence du peuple sur les promenoirs pour des raisons soi-disant esthétiques :

« Remontez le boulevard un dimanche : voilà le fond de l'océan parisien qui roule sur l'asphalte; cet océan n'a point de perles; l'œil est attristé par le spectacle d'inqualifiables souliers de prune, d'hyperboliques brodequins. Ce sont partout des gants en filet semblant cacher des doigts rouges et gras, des fleurs impossibles sur des chapeaux fantastiques, des cachemires sur des épaules plus douteuses encore.

Est-ce une Parisienne, cette femme du faubourg Saint-Denis, et sa sœur du faubourg Saint-Martin, qui porte sa tête comme un bonnet de poil⁶⁷?... »

Cependant, ce mépris esthétique des élites ne suffit pas à expliquer tous les efforts mis en place pour éloigner le peuple des promenoirs traditionnels des villes. De même, les élites désireuses d'éviter le contact avec le peuple, ont bien réussi à développer des stratégies pour imposer de nouvelles formes de ségrégation sociale dont elles pourraient se contenter. Il existe en effet une raison bien plus profonde que cachent ces condamnations sociale, esthétique et morale (à cause des visites de cabarets ou guinguettes lors de la promenade, voire à cause de la prostitution) : les promenoirs situés dans les centres des villes constituent souvent des lieux névralgiques dans le tissu urbain, notamment dans celui des capitales, ce qui peut constituer, lors de fortes tensions sociales et politiques, un certain risque pour le pouvoir, et pour l'ordre public en général. Première preuve : depuis 1840, les boulevards de Paris ne servent plus aux cérémonies politiques de la Monarchie de Juillet : « On craint la proximité du Paris populaire et le spectre de l'émeute. On veut éviter qu'ils ne deviennent les boulevards de la contestation⁶⁸. » En effet, depuis les années 1820, ces grandes artères sont devenues « le théâtre répété et codifié d'un grand rituel de contestation », le lieu d'une « menace socio-politique⁶⁹ ». C'est donc ici qu'il faut rechercher les raisons d'une épuration sociale dont les promenades des grandes villes seront les témoins après les événements de 1848.

Les promenades, lieux de conflits

Trois interrogations doivent guider cette analyse : la première porte sur le rôle de la promenade publique en tant que lieu d'une sociabilité informelle et sur les usages que les habitants des villes font de ces lieux publics, afin de mesurer l'importance sociale et politique des lieux de promenade pour les sociétés urbaines. Une seconde portera sur le promenoir comme

67. DELORD, Taxile, « La Parisienne », dans *Les Physiologies parisiennes*, Paris, Aubert & Cie, Barton, 1850, p. 2-3.

68. LARRÈRE, Mathilde, « Les fêtes politiques de Juillet », dans LANDAU, Bernard, MONOD, Claire et LOHR, Évelyne, *Les Grands Boulevards. Un parcours d'innovation et de modernité*, Paris, Action artistique de la Ville de Paris, 2000, p. 43-46.

69. FUREIX, Emmanuel, « Tours de ville frondeurs : les boulevards, la mort et la contestation (1815-1848) », *Romantisme, Revue du dix-neuvième siècle*, n° 134, 2006, p. 10.

enjeu pour des groupes antagonistes au sein de la société urbaine, alors qu'une troisième concernera le rôle des promenades publiques lors de révoltes et révolutions, pour montrer leur position névralgique notamment au sein des capitales.

La promenade comme lieu d'une sociabilité informelle

Depuis la Révolution, les promenades, lieu de rendez-vous de toute une société urbaine, sont en effet susceptibles de se transformer en forum de démonstration des convictions politiques, notamment quand elles sont opposées au régime en place. Cette démonstration peut se réaliser sous forme d'étalage des couleurs de son « parti », par exemple celles de la monarchie sous le Directoire en France. À Aix, ce sont de jeunes partisans des Bourbons qui « parquent » sur le cours en exhibant leurs couleurs⁷⁰. Sous la Restauration, ce sera le tour des convictions bonapartistes de s'exprimer sur les promenades, en affichant par exemple des portraits de l'ancien empereur⁷¹, ou en acclamant Napoléon I^{er} à haute voix, tout en y ajoutant un courageux « À bas le roi⁷² ! » Après la chute de Charles X, ce sera le tour des légitimistes de s'écrier, comme sur la promenade poitevine de Blossac, fief de l'aristocratie locale, « Vive Charles X⁷³ ! »

Une autre forme de contestation du pouvoir se retrouve sur les promenades publiques de Berlin où, depuis 1832, une interdiction générale de fumer sur les places publiques frappe les amateurs de tabac. Cette mesure s'explique par les ressentiments du roi par rapport à la morale et à la « civilité » de ses sujets. Aux yeux de l'opinion publique cependant, il s'agit d'une interdiction autoritaire, symbole de la répression politique qui caractérise ces années avant 1848. La conquête des espaces publics, donc aussi des promenades, par le tabac et le fumeur est alors ressentie comme une composante du mouvement émancipateur, et nombreux seront ceux qui, avant et pendant la révolution de mars 1848, fumeront ostensiblement sur les promenades⁷⁴.

La promenade publique constitue aussi un des espaces préférés d'affichage de placards pour dénoncer et critiquer les autorités, pour appeler à des rassemblements, pour planter un arbre de la liberté⁷⁵. Les tracts qui

70. VOVELLE, Michel, *Les Métamorphoses de la fête...*, op. cit., p. 141.

71. Archives nationales (Arch. nat.), BB 30/193. Préfet de la Dordogne au Ministre de l'Intérieur, 4 mars 1822. Il s'agit de la promenade de la petite ville d'Eymet (Dordogne).

72. Arch. nat., BB 30/193. Procureur du Roi du Lot au Garde des Sceaux, 22 avril 1823. Il s'agit de la promenade de Cahors (Lot).

73. MERRIMAN, John, *Aux Marges de la ville...*, op. cit., p. 120.

74. GAILUS, Manfred, *Strasse und Brot*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1990, p. 359; SCHIEVELBUSCH, Wolfgang, *Das Paradies, der Geschmack und die Vernunft. Eine Geschichte der Genussmittel*, Berlin, Ullstein, 1983, p. 137-141. Cette interdiction du tabac dans l'espace public se retrouve dans la capitale autrichienne.

75. Arch. nat., BB 18/1199. Exemple de Pithiviers (Loiret) où les habitants trouvent le dimanche, 17 juillet 1831, un placard affiché sur les promenades publiques, les invitant à planter un arbre de la liberté.

circulent sur les promenades, et dont la distribution illégale est facilitée grâce à la foule des promeneurs, représente une autre forme de contestation. De tels tracts circulant sur les promenades et dans les tavernes berlinoises et appelant les habitants à renverser le régime autoritaire, ont ainsi préparé la soi-disant « Révolution des tailleurs » en septembre 1830⁷⁶. Cette propagande politique sur les promenades peut aussi prendre la forme d'inscriptions dont les bancs sont susceptibles de constituer les supports. À Berlin, des membres de la « Jeune Allemagne », mouvement au sein des étudiants, qui s'oppose à l'absence de libertés politiques et d'unité nationale, gravent ainsi un cœur percé d'un couteau dans les bois des bancs installés sur les promenades, et ils y ajoutent le nom du jeune Karl Ludwig Sand qui, en 1819, avait tué le personnage symbole de la réaction, Kotzebue, avant d'être exécuté lui-même par le pouvoir⁷⁷.

Les divers pouvoirs, tout à fait conscients de l'importance des promenades publiques, cherchent aussi à marquer ces espaces de leur empreinte, par exemple en élevant des statues, comme nous l'avons déjà constaté à l'époque traditionnelle à Montpellier. Est-ce un hasard si les autorités installent la statue équestre du roi Frédéric II sur la promenade *Unter den Linden* à Berlin juste en 1851, à l'époque de la répression d'après 1848?

Autre exemple, celui de la promenade du grand cours d'Aix. Sous la Restauration, les autorités municipales de cette ville utilisent l'établissement d'une statue-fontaine sur cette promenade pour faire la propagande du régime des Bourbons. La pose de la première pierre a lieu en 1819, à la veille de la Saint-Louis. Sur cette pierre, les autorités font graver les noms de Louis le Désiré et ceux de certains ministres, alors qu'à l'intérieur se trouvent des médaillons montrant le même Louis XVIII et le reste de la famille royale. L'inauguration, qui a lieu en 1823 en présence de la duchesse d'Angoulême, constitue une nouvelle occasion pour faire la propagande des Bourbons. Ces manifestations ne peuvent que susciter l'indignation de l'opposition libérale devant ces mises en scène et devant ce monument qui, sur la promenade la plus prisée de cette ville, doit manifester l'autorité de la Restauration et la fidélité de la ville à ce régime. Dans la nuit du 14 au 15 juillet 1825, des « malveillants » noircissent le visage de la statue, ne ridiculisant ainsi pas seulement cette dernière, mais aussi les autorités municipales ainsi que le pouvoir des Bourbons⁷⁸.

La promenade, de par son caractère de place publique, est donc susceptible de représenter l'objet d'un double choix : elle doit servir de support à la propagande du régime, et elle peut se transformer en lieu de contestation.

76. MIECK, Ilya, « Von der Reformzeit. », *op. cit.*, p. 526-527.

77. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, Paris, Livre de poche, 1973, p. 493.

78. Arch. nat., F 7/3940. Rapport de la 16^e Légion de la gendarmerie nationale, juillet 1825. Bouches-du-Rhône. PROVENCE, Marcel, *Le cours Mirabeau...*, *op. cit.*, p. 60-61. Il serait évidemment intéressant de savoir si la statue équestre de Frédéric II à Berlin constitue également un objet de dégradations volontaires.

En tant que lieu de sociabilité informelle, la promenade constitue aussi un espace idéal pour la circulation des rumeurs. Ces rumeurs peuvent, par exemple, concerner une conspiration légitimiste, dont les projets auraient parcouru la promenade d'Albi sous la monarchie de Juillet⁷⁹. Une tout autre portée historique possèdent les rumeurs qui courent, le dimanche 12 juillet 1789, sur les promenades parisiennes, partant du Palais Royal comme épicentre, pour se répandre ensuite aux autres promenades de la ville. La nouvelle de la démission forcée et du départ de Necker parcourt alors la foule des promeneurs, provoquant ainsi de nouvelles rumeurs et suscitant des rassemblements, ce qui augmente encore les tensions au sein d'une foule déjà en pleine effervescence⁸⁰.

Ces usages inhérents au caractère d'une sociabilité informelle, si typique de la promenade publique, montrent alors toute l'importance que celle-ci peut revêtir dans la vie politique et sociale. Il n'est donc pas très étonnant que ces mêmes promenoirs puissent constituer un enjeu pour les diverses factions de la société urbaine.

La promenade publique comme enjeu

Suite au processus de démocratisation des promenoirs, évoqué plus haut, ceux-ci constituent en général un enjeu pour les diverses classes de la société, ce que confirment déjà les stratégies des élites et de la bourgeoisie pour éviter tout contact avec le peuple. Cet enjeu social de la promenade publique s'exprime dès la Révolution, comme le montre l'exemple du cours d'Aix, promenade qui, à la fin de l'Ancien Régime, constitue l'apanage du « beau monde » de cette ville parlementaire et épiscopale. Le caractère élitiste de cette promenade est en outre renforcé par la présence d'un grand nombre d'hôtels aristocratiques bordant cette promenade, qui se trouve en outre située entre le centre de la ville, habité par les gens du parlement et de la robe, et le sud, domaine de la noblesse⁸¹. Or, pendant la Révolution, le cours devient d'abord la scène des fêtes nationales et celle des défilés, aux cris de « ça ira! Vive la nation! à bas les aristocrates⁸² ». Ce sont les montagnards aixois qui organisent ces manifestations, comme s'il s'agissait de conquérir cet espace, symbole de l'ancien ordre politique et social, où se sont installés en outre les cercles de la contre-révolution. Le peuple d'Aix choisit aussi la même promenade pour ses exécutions « spontanées », comme celle de l'avocat Pascalis, tête de la contre-révolution et représentant de l'ancienne oligarchie locale. Le 12 décembre 1790, lui et plusieurs

79. Arch. nat., BB 18/1206.

80. Voir à ce sujet notre contribution « La place publique dans les villes », dans BAUDOUX-ROUSSEAU, Laurence, CARBONNIER, Youri et BRAGARD, Philippe (dir.), *La Place publique urbaine du Moyen Âge à nos jours*, Arras, Artois Presses Université, 2007, p. 126.

81. Centre National d'Archéologie Urbaine, *Document d'évaluation du patrimoine archéologique urbain*, Tours, Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales, 1994, p. 78.

82. ROUX-ALPHERAN, François, *Les Rues d'Aix*, op. cit., p. 159.

de ses acolytes de l'aristocratie locale sont pendus sur le Cours devant leurs propres hôtels. Par cet acte symbolique, le peuple, lié à une partie de la bourgeoisie, s'approprie enfin cet espace public qui, jusque-là, semblait réservé aux élites et manifestait la ségrégation des états. Fête de l'Être suprême, fêtes décadaires, « processions » de la Garde nationale, et autres exécutions vont confirmer cette domination temporaire du peuple sur cette promenade. « La Révolution », écrit l'historien de cette promenade, « modifie l'aspect de la population du Cours⁸³ ».

Cet antagonisme social concernant les promenades publiques se retrouve dans d'autres villes. Les boulevards de Nîmes, qui séparent les quartiers populaires du centre de la ville, où résident les gens aisés, constituent alors une zone-tampon. Celle-ci, selon John Merriman, est « âprement contestée entre les deux factions⁸⁴ ». Ces boulevards jouent en effet un rôle particulier pour la vie politique, sociale et culturelle de cette ville. Cependant, il en existe des sections qui ne constituent pas seulement l'enjeu d'antagonismes sociaux, mais aussi religieux, entre factions catholiques et protestantes : chaque camp confessionnel revendique alors la maîtrise de certaines sections de ces promenades publiques. Vers 1815/1816, à un moment de fortes tensions confessionnelles dans cette ville, ce sont les jeunes catholiques qui s'y promènent de manière provocante. Après les Trois Glorieuses, c'est au tour des jeunes protestants de s'y promener de la même manière⁸⁵. En avril 1848 finalement, chaque confession dresse ses propres barricades sur une des promenades préférées de cette ville, la place de la Bouquerie⁸⁶.

La promenade publique, enjeu entre factions sociales et religieuses, peut aussi se transformer en terrain d'affrontement entre une culture populaire et les autorités, notamment lors de périodes de fortes tensions sociales et politiques. Les autorités berlinoises cherchent ainsi à interdire en 1835 la célébration coutumière de l'anniversaire du roi, fêté habituellement par des lancers de pétards et par des feux d'artifice sur les grandes promenades de la ville. Cette interdiction provoque une véritable révolte. Le peuple envahit la promenade la plus importante, *Unter den Linden* où il se livre à de nombreuses dévastations. La troupe intervient et arrête de nombreux émeutiers qui se composent surtout d'artisans et de compagnons. Pour Ilya Mieck, la raison de cette interdiction se trouve dans une politisation croissante de la population berlinoise, qui fait craindre plus que jamais aux autorités des débordements lors de cette fête populaire qui se déroule à des endroits stratégiques⁸⁷. La distance entre le *Tiergarten* et le château royal, situé à l'autre bout de l'avenue *Unter den Linden*, est en effet assez modeste. Cette prome-

83. PROVENCE, Marcel, *Le Cours Mirabeau...*, *op. cit.*, p. 46; pour l'ensemble, voir p. 43-46.

84. MERRIMAN, John, *Aux Marges de la ville...*, *op. cit.*, p. 208.

85. *Ibidem*, p. 212-213.

86. *Ibid.*, p. 217.

87. MIECK, Ilya, « Von der Reformzeit. », *op. cit.*, p. 530-531.

nade, normalement réservée aux classes mondaines, relie donc le centre de divertissements populaires, le *Tiergarten*, au centre du pouvoir royal.

La méfiance croissante des autorités devant des fêtes populaires sur les promenades publiques se révèle aussi à travers la décision du maire d'Aix en 1847, d'interdire le lancer des serpenteaux sur le cours lors de la fête de la Saint-Jean. Il ne s'agit cependant que d'une coutume folklorique dans le cadre d'une fête religieuse, certes, mais le contexte politique et social assez tendu de ces années-là, justifiant la crainte de débordements, explique cette décision. La gendarmerie intervient effectivement assez massivement, arrêtant une trentaine de personnes⁸⁸.

Le rôle des promenades lors des révolutions

Revenons encore une fois au 12 juillet 1789 à Paris, et au 13 mars 1848 à Berlin, pour souligner les parallèles entre les deux événements, concernant la concordance entre espace et temps. Dans les deux cas, il s'agit de promenades qui se transforment en épiscentre de l'agitation révolutionnaire : le Palais-Royal sous l'influence de la maison d'Orléans, la place des *Zelten* depuis le 6 mars sous celle d'agitateurs libéraux et populaires. La structure même de ces promenades est comparable ; même si les *Zelten* se trouvent en dehors des remparts d'une ville dont la taille est encore beaucoup plus modeste que celle de Paris, il s'agit de deux places animées par la foule de promeneurs et entourées par des cafés, en ce qui concerne le Palais-Royal, par des tavernes et guinguettes en ce qui concerne la place des *Zelten*. La sociabilité informelle des débits de boissons complète et nourrit donc celle de la promenade, où courent des rumeurs et où circulent des tracts.

Le temps constitue la seconde circonstance : le 12 juillet 1789 est un dimanche ensoleillé, ce qui attire beaucoup de promeneurs vers le Palais-Royal, et en général sur les promenades de la ville. Le dimanche de la fin de l'Ancien Régime est en effet celui du peuple⁸⁹. Le 13 mars 1848 en revanche est un lundi, jour chômé par une grande partie des artisans et des compagnons berlinois, qui représentent le potentiel révolutionnaire. Il existe donc une concordance entre un espace spécifique, le lieu de la promenade, et le temps spécifique du dimanche et du lundi.

Dans les deux cas, c'est ensuite le fait qu'une nouvelle tombe dans une ambiance caractérisée par une forte agitation qui fait éclater la révolution : des orateurs comme Camille Desmoulins au Palais-Royal, des orateurs anonymes issus des classes populaires sur la place des *Zelten* profitent alors de ces circonstances pour haranguer la foule, provoquant la formation de

88. Arch. nat., F 7/3942. Gendarmerie départementale, 16^e Légion. Compagnie des Bouches-du-Rhône. Mois de juin 1847.

89. BECK, Robert, *Histoire du dimanche*, op. cit., p. 126-136. Il s'agit de résultats qui sont entièrement applicables aux sociétés allemandes, selon notre article « Auf der Suche nach dem verlorenen Tag. Eine vergleichende Geschichte des Sonntags im 18. und 19. Jahrhundert », *Francia* 27/3, 2000, p. 1-22.

manifestations. Celles-ci empruntent à leur tour des promenades, les boulevards à Paris, où les manifestants promènent les bustes de Necker et d'Orléans, l'avenue *Unter den Linden* à Berlin. C'est à partir de ce moment-là que le parallèle s'arrête⁹⁰.

Une autre preuve pour souligner le rôle capital que les promenades urbaines peuvent jouer lors de révoltes et des révolutions : à Vienne, ce même beau lundi du 13 mars 1848, le peuple accourt dès la matinée des faubourgs pour envahir les grandes promenades intra-muros, le *Graben* et le *Kohlmarkt*, à proximité directe des centres du régime impérial. Cette foule se compose en partie d'artisans et de compagnons qui chôment et fêtent la Saint-Lundi⁹¹. Elle veut d'abord assister à la réunion des États dans le cadre d'une révolution qui, jusque-là, possédait un caractère assez mondain. C'est cette concentration, de nouveau un résultat de la rencontre entre temps et espace de promenade, qui va créer la situation révolutionnaire, provoquer la démission de Metternich et forcer l'empereur à faire des concessions à son peuple⁹².

Finissons ce chapitre par une hypothèse, pour souligner une dernière fois toute l'importance que cette rencontre entre espace et temps peut posséder pour l'éclatement des révolutions. La tentative de Barbès et de Blanqui en mai 1839 a lieu un dimanche. Le choix de ce jour n'est pas le fruit du hasard : prévu d'abord pour le dimanche 5 mai, ce soulèvement est finalement repoussé au dimanche 12 mai ; le choix du dimanche est donc maintenu⁹³.

Comment peut-on expliquer le maintien de ce choix ? Comme l'atteste Victor Hugo, les boulevards, ce dimanche-là, sont pleins de promeneurs « endimanchés », donc de promeneurs d'origine populaire dont la concentration sur ces promenoirs constitue une sorte de poudrière sur laquelle les révolutionnaires espèrent pouvoir compter⁹⁴.

90. Voir, pour le 12 juillet 1789 : MICHELET, Jules, *Histoire de la Révolution française*, livres I à VII, Paris, Laffont, 1979, p. 136-139 ; *Les Boulevards. Exposition de la Bibliothèque et des Travaux historiques de la Ville de Paris*, Paris, P. Dupont, 1911, p. 9-10 ; RUDE, Georges, *La foule dans la Révolution française*, Paris, Aubier, 1982, p. 64-69 ; pour le 13 mars 1848 et les jours suivants à Berlin : MEYER, A., « Aus guter alter Zeit », dans KRIEGER, Bogdan, *Berlin im Wandel der Zeiten. Eine Wanderung vom Schloß nach Charlottenburg durch drei Jahrhunderte*, Berlin, Klemm, 1923, p. 182-183 ; VALENTIN, Veit, *Geschichte der deutschen Revolution 1848-1849*, t. 1, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1970, p. 421-425 ; RICHTER, Günther, « Zwischen Revolution und Reichsgründung (1848-1870) », dans RIBBE, Wolfgang, *Geschichte Berlins...*, op. cit., t. II, *Von der Märzrevolution bis zur Gegenwart*, Munich, C. H. Beck, 1987, p. 606-608.

91. Il existe une similitude avec le cas de Berlin où l'agitation sur la place des *Zelten* connaît une poussée notable à la fois le lundi 6 mars et le lundi suivant. Une foule nombreuse d'artisans, d'ouvriers et de compagnons, qui chôment ces lundis, se trouve sur cette promenade, où ils constituent un potentiel révolutionnaire.

92. VITZTHUM, Graf, « Berlin und Wien, 1847-1852 », dans TIETZE, Hans, *Das vormärzliche Wien in Wort und Bild*, Vienne, Schrolling, 1925, p. 101-102 ; VALENTIN, Veit, op. cit., p. 402.

93. LATTI, Claude, « L'insurrection de 1839 », dans *Blanqui et les Blanquistes*, Société de la Révolution de 1848, Paris, SEDES, 1986, p. 72.

94. HUGO, Victor, *Choses vues. Souvenirs, journaux, cahiers 1830-1846*, Paris, Gallimard, « folio », p. 163-173.

Les promenades constituent donc des lieux névralgiques dans le tissu urbain, non seulement dans les capitales mais aussi des villes à caractère plus modeste, ce qui explique qu'elles constituent aussi l'enjeu entre des factions politiques, sociales, voire religieuses opposées. La présence de l'élément populaire, et notamment la domination temporaire qu'il exerce sur ces espaces, devient donc insupportable aux yeux des élites. Cette prise de conscience de la dangerosité de l'élément populaire sur les promenades explique le discours d'ordre social, esthétique et moral qui condamne cette présence, mais il devient alors impératif pour les autorités d'installer de nouvelles formes de ségrégation sociale qui, cette fois-ci, vont au-delà de simples formes spatiales et temporaires. Le souhait d'épurer les promenades de leur élément populaire s'explique donc aussi par le rôle capital que celles-ci revêtent pour la vie publique. Ces tentatives d'imposer une nouvelle ségrégation obtiennent un caractère alors de loin plus décisif après les événements de 1848, véritable choc pour les classes dominantes.

L'aménagement de nouveaux promenoirs populaires

Un dilemme se pose cependant pour les élites ; si elles cherchent dorénavant à empêcher les classes populaires d'utiliser les promenoirs principaux de la ville, il existe en même temps un discours qui considère justement la promenade comme un des éléments essentiels de la moralisation des classes populaires. Dès 1839, des personnages aussi divers que François Pérennès et Pierre-Joseph Proudhon insistent sur les bienfaits sociaux et moraux de la promenade pour le peuple, et ils exigent l'établissement et l'entretien de promenades publiques⁹⁵. Dans la riche littérature sur la condition sociale et morale de la classe ouvrière, les auteurs relèvent régulièrement le cas des ouvriers de Sedan qui ont la promenade comme seul plaisir, ce qui empêcherait l'ivrognerie dans leurs rangs⁹⁶. La comparaison qu'Adolphe Blanqui fait des ouvriers du Midi de la France avec ceux du Nord, est tout à fait favorable aux premiers car ils se promènent alors que les seconds passent leur temps libre au cabaret⁹⁷.

Il s'agit donc d'éloigner le peuple des promenades du centre des villes tout en aménageant des promenoirs spécifiques à son attention. Certaines voix recommandent ainsi dès 1835 l'aménagement d'un jardin public pour les ouvriers de la ville sur une île de l'Erdre à Nantes⁹⁸. La Société industrielle de Mulhouse propose en 1841 la création de jardins destinés aux pro-

95. PERENNES, François, *De l'institution du dimanche, considérée dans ses harmonies avec les besoins de notre époque* [1839], Paris, Sagnier & Bray, 1845, p. 83 ; PROUDHON, Pierre Joseph, *De l'utilité de la célébration du dimanche considérée sous les rapports de l'hygiène publique et de la morale, des relations de famille et de cité*, Besançon, Bintot, 1839, p. 58.

96. AUDIGANNE, Armand, *Les Populations ouvrières...*, *op. cit.*, t. I, p. 54.

97. BLANQUI, Adolphe, *Des classes ouvrières en France pendant l'année 1848*, Paris, Pagnerre/Paulin/Didot, 1849, p. 33.

98. *Nantes au XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 105.

menades et aux récréations des ouvriers⁹⁹. En 1857, le baron de Gérando fils suggère l'aménagement de grands jardins publics pour les ouvriers à la périphérie des villes. Ces jardins seraient dotés d'appareils gymnastiques, de jeux d'adresse, et la musique des orphéons « égayerait » leur ambiance. Pour avoir accès à ces « parcs de loisirs », les familles ouvrières seraient équipées d'une carte spéciale, alors que l'entrée serait surveillée pour éviter des « filous, des femmes de mauvaise vie ou d'autres gens indignes¹⁰⁰ ».

Les exemples à suivre sont anglais : des jardins publics spécifiquement aménagés pour les populations ouvrières dans des villes industrielles comme Manchester ou Halifax, servent fréquemment de modèle aux moralistes français¹⁰¹. Mais ce sont finalement les parcs londoniens consacrés aux classes populaires qui influenceront les aménageurs français dans le cadre de l'haussmannisation des villes : la création du parc des Buttes-Chaumont et l'aménagement du bois de Vincennes (mais aussi celui des squares dont la concentration est plus forte dans les quartiers populaires), sont fortement inspirés des modèles anglais de Victoria Park et de Battersea Park. Ces nouveaux jardins doivent remplir un rôle à la fois esthétique, hygiénique, social, moral et aussi pédagogique¹⁰².

Ces nouveaux promenoirs, ainsi que les jardins publics des villes de province¹⁰³, de même que les *Volksgärten* de Berlin, voire (mais dans une moindre mesure) le *Stadtpark* à Vienne remplissent tous la même fonction : octroyer à la promenade du peuple les valeurs de la bourgeoisie, lui enlever son caractère festif, exubérant, social et temporairement contestataire, transformer ce rassemblement de promeneurs populaires en un simple acte d'hygiène et de morale. Conséquence : les Champs-Élysées et le bois de Boulogne, l'avenue *Unter den Linden*, la nouvelle *Ringstrasse* à Vienne récupèrent intégralement ce caractère de promenade des classes mondaines que le peuple, repoussé vers la périphérie de ces villes, ne leur conteste plus. La promenade prend dès lors son caractère anodin qu'elle n'a plus perdu depuis... Ces nouvelles promenades constituent donc le résultat d'une politique pour enlever l'élément populaire des grandes promenades des villes, boulevards etc., et pour le reléguer dans des lieux de promenade neutralisés contrôlés.

99. GERANDO, baron de, *Des progrès de l'industrie, considérés dans leurs rapports avec la moralité de la classe ouvrière*, Paris, 1841 p. 97. Aux propositions d'encadrement des loisirs populaires de l'auteur, la Société industrielle ajoute les siennes dans cet ouvrage.

100. GERANDO, baron de, fils, « Des récréations populaires considérées comme un des moyens les plus efficaces de détourner les ouvriers des cabarets », *Annales de la Charité*, XIII, 1857, p. 648-650.

101. À titre d'exemple : LEFORT, Joseph, *Études sur la moralisation et le bien-être des classes ouvrières : intempérance et misère*, Paris, Guillaumin, 1875, p. 285.

102. Voir BECK, Robert, « La promenade du peuple... », *op. cit.*, p. 260-262. Quant à la pédagogie des parcs et jardins publics, ce projet, dont le Jardin des Plantes de Paris constitue le modèle, semble se réaliser, au moins partiellement, avec l'ouverture des jardins botaniques aux promeneurs, ou avec l'aménagement d'itinéraires comme celui, géologique et géo-botanique, du Humboldthain à Berlin vers 1870. DÉBIE, Franck, *Jardins des capitales...op. cit.*, p. 175.

103. Voir à ce sujet NOURRY, Louis-Michel, *Les Jardins publics...*, *op. cit.*

Cette promenade populaire, dans ces espaces spécialement aménagés, doit ressembler dorénavant au modèle de la promenade pratiquée par la bourgeoisie : les critères d'hygiène, pour la reconstitution des forces du travail, de famille et d'épargne, pour opposer ce loisir « innocent » au séjour au cabaret. Émile Zola s'en fait le témoin dans *L'assommoir* : il fait faire au couple Coupeau, lors d'une phase vécue par celui-ci selon les normes fixées par la société, un tour de promenade régulier le dimanche du côté de Saint-Ouen, ce qui représente l'expression d'un comportement réglé que la société attend en général des familles populaires¹⁰⁴.

•

La promenade constitue, avec les spectacles, certainement le divertissement principal des populations urbaines depuis la fin de l'Ancien Régime jusqu'à la fin du XIX^e siècle, quand de nouvelles formes de loisir (cinéma, sport...) apparaissent. Mais il serait erroné de penser qu'il s'agit dans le cas de la promenade d'un simple plaisir, d'un divertissement anodin ; au même titre que le spectacle, elle peut prendre des formes contestataires¹⁰⁵. Elle obtient de cette manière successivement un caractère conflictuel qui lui attribue même une certaine importance politique. Cette conflictualité ne concerne évidemment que certaines promenades de certaines villes, en général celles où des clivages et tensions existent entre des factions sociales, religieuses, politiques (voire nationales) opposées. Cette conflictualité est aussi soumise aux soubresauts de la conjoncture politique de cette période qui s'étend de la veille de la Révolution française jusqu'aux années qui suivent les révolutions de 1848.

Cette conflictualité s'explique surtout par l'importance sociale que revêt la promenade urbaine durant une grande partie du même XIX^e siècle. Cette importance sociale, à son tour, ne s'explique pas seulement par la forme spectaculaire de la promenade mondaine, mais aussi par sa forme populaire qui signifie le contrôle de l'espace public urbain par le peuple des villes les jours des dimanches et fêtes. Or, dans un contexte de tensions sociales montantes, dont témoignent définitivement les révolutions de 1848, cette forme de promenade populaire devient de moins en moins supportable pour les élites sociales et politiques, d'où les tentatives d'éloigner le peuple de ces promenoirs dans les centres des villes, tout en l'encourageant à continuer ses promenades pour des raisons d'hygiène et de morale, mais dorénavant dans des espaces peu sensibles politiquement, situés à la marge des villes et/ou soumis à un contrôle strict. La vague des jardins publics, lancée sous le Second Empire en France, ne constitue que le résultat de cette politique de canalisation de la promenade. La promenade populaire devrait, en outre, prendre le même aspect que celle de la bourgeoisie, liée à des considérations hygiéniques (reconstitution des forces de

104. ZOLA, Émile, *L'Assommoir*, Paris, Livre de poche, 1978, p. 111.

105. CORBIN, Alain, « L'agitation dans les théâtres de province sous la Restauration », dans CORBIN, Alain, *Le Temps, le Désir et l'Horreur*, Paris, Aubier, « Collection historique », 1991, p. 53-80.

travail) et morales (un loisir « innocent », familial et économique, qui s'oppose au séjour au cabaret/taverne). Cette prise en main de la promenade populaire et festive s'inscrit dans un ensemble de contrôle des « loisirs » populaires, qui s'effectue à la fin du siècle sous forme de patronages, de cercles d'ouvriers et d'autres associations sportives.

L'activité de la promenade réussit à survivre. Encore au début des années 1990, elle reste parmi les loisirs traditionnels celui qui résiste le mieux à l'assaut de la télévision dans l'organisation du temps libre dans de nombreux milieux sociaux¹⁰⁶. Elle garde certaines formes traditionnelles, comme les excursions, tout comme elle prend de nouvelles formes, comme celle de la randonnée en groupe, voire celle du footing. Il s'agit d'activités qui s'inscrivent dans la culture physique, réponse au manque de mouvement que la vie professionnelle impose aujourd'hui à une majorité des actifs, tout comme elles satisfont le désir de nature et de sociabilité. On retrouve ici une tradition qui prend ses racines dans un discours hygiénique de longue date, mais qui ne revêt aucune importance sociale. Quant à la promenade urbaine, policée et socialisée, elle a disparu définitivement.

106. En 1992, 43 % des personnes interrogées lors d'un sondage sur la perception et les activités du dimanche indiquent de se promener ce jour-là. *La Croix*, 27 avril 1992.

RÉSUMÉ

La promenade constitue un des grands divertissements au sein des sociétés urbaines du XIX^e siècle. Or il ne s'agit pas d'une activité « innocente » mais d'un divertissement qui revêt une grande importance sociale, voire politique. Ce caractère social de la promenade peut expliquer le fait qu'elle soit soumise à une forte évolution au cours de ce siècle : la composition sociale de la promenade tout comme ses espaces changent alors complètement. Cet article cherche ainsi à démontrer toute l'importance sociale et politique des promenades et promenoirs pour les sociétés urbaines durant la première moitié du XIX^e siècle, afin de mettre en évidence leur caractère conflictuel, qui constitue la raison principale des transformations que subissent les promenoirs dans la seconde moitié du même siècle. Les exemples de quelques villes françaises ainsi que de deux capitales germaniques, Berlin et Vienne, doivent aider dans cette démonstration.

ABSTRACT

The promenade is one of the great pleasures of urban societies in 19th Century. Nevertheless, it is not an "innocent" activity but full of social and even political importance. This social character can explain that walk is submitted to a strong development during this century: social composition of walk as well as spaces of promenade and the ways to promenade change completely. So this article must show all the social and political importance of walks and promenades for the urban societies during the first half of the century, in order to show their conflicting character, the main reason of transformations of promenade in the second half of century. The examples of some French cities, as well as of two Germanic capitals, Berlin and Vienna, should help this demonstration.